

Contexte et origines

Un homme de son temps

Entre tradition et modernité

FIN 1793. Alors qu'ils cherchent à se préserver de l'agitation révolutionnaire au château de Malesherbes, Hervé et Louise-Madeleine Clérel de Tocqueville sont arrêtés et emprisonnés sous la Terreur. Si les parents de Tocqueville échappent à la guillotine suite à la chute de Robespierre, tous les membres de cette famille issue de la veille noblesse n'ont pas eu cette chance, à commencer par Malesherbes (qui est l'arrière-grand-père de la mère d'Alexis). Né en 1805, le traumatisme constitué par cet épisode « berce » l'enfance de Tocqueville et influence considérablement sa vision du monde. Pour autant, ses deux parents ne vivent pas cette période de la même façon, transmettant à leur fils une sorte de tension entre tradition et modernité. Tout en ayant sans doute vécu les événements de façon plus douloureuse qu'il affirme – comme en atteste le blanchiment de ses cheveux lors de sa captivité –, le père de Tocqueville continue à regarder les valeurs de 1789 avec bienveillance. Dans son esprit, l'Ancien Régime s'est effondré d'abord parce que la noblesse n'a pas réussi à saisir un « esprit du temps » fait de liberté ; aristocrate « éclairé », il demeure cependant loyal vis-à-vis de la Couronne. Plus fortement ébranlée d'être passée si près de l'échafaud, la mère de Tocqueville

assume fermement son attachement légitimiste ; angoissée par les changements politiques et sociaux, elle chante à son jeune fils des complaintes nostalgiques, lui transmettant ainsi l'inquiétude de voir à nouveau se former des masses révoltées. Les fréquentes évocations de ce « souvenir » familial participent grandement à sensibiliser le petit Alexis aux dangers du désordre.

Tocqueville reçoit donc en héritage à la fois une forme d'anxiété devant le « vide » que laisseraient la fin de la Monarchie et une admiration réelle de la pensée des Lumières. Sa vie est traversée par cette tension : par exemple, s'il mène bien une existence toute seigneuriale dans le château de Tocqueville, à partir de 1836, en Normandie, il a toujours refusé de porter le titre de comte auquel il a le droit. Alors que son éducation relève globalement d'un légitimisme sociologique, que son précepteur l'abbé Lesueur est empreint d'une philosophie contre-révolutionnaire, que ses deux frères sont des légitimistes ultras, Tocqueville découvre des textes qui l'amènent à résolument dépasser les convictions de son père. À l'âge de 16 ans, dans la bibliothèque paternelle à la préfecture de Metz, Tocqueville entreprend la lecture des grands philosophes du XVIII^e siècle : Montesquieu, Voltaire et Rousseau. Nous savons grâce à une fameuse lettre rédigée sur la fin de sa vie que cet « incident » lui a laissé une « profonde trace » tout au long de sa vie : Tocqueville y confesse le doute qui l'envahit alors « avec une violence inouïe, non pas le doute de ceci ou de cela, mais le doute universel » (lettre à Mme Swetchine, 26 février 1857, Tocqueville 1983, p. 315). La rencontre avec les Lumières le pousse à se questionner : les valeurs aristocratiques issues de sa famille n'appartiennent-elles pas désormais au passé ? Tocqueville se situe donc très rapidement entre deux mondes : celui de son milieu social et celui qui ne manquera pas de se mettre

en place grâce au libéralisme politique. Une rupture entre socialisation et raison se fait jour et parcourt l'œuvre de celui qui se considère comme un « aristocrate par réflexe » tout en ayant « un goût de tête » pour « les institutions démocratiques ». Si rien dans son éducation ne pousse Tocqueville vers l'Amérique, on comprend que son sens du discernement l'amène à considérer avec sérieux ce qui se passe outre-Atlantique. Au moment de partir, il a déjà l'intuition que l'avenir passera par la démocratie.

Les raisons d'un départ

Établir les conditions dans lesquelles un texte est né apporte très souvent un éclairage intéressant. Dans le cas de *La Démocratie en Amérique*, il faut en premier lieu s'intéresser aux circonstances qui ont conduit Tocqueville à quitter la France. Devenu juge auditeur au tribunal de Versailles en 1827, grâce à l'intervention de son père alors préfet de Seine-et-Oise, Tocqueville débute sans enthousiasme une carrière dans la magistrature qui se révélera sans éclat. Il y rencontre son fidèle ami et futur compagnon de voyage, Gustave de Beaumont, jeune substitut du procureur, avec qui il partage l'ambition d'embrasser une carrière politique. Dans cette perspective, Tocqueville sait qu'un ouvrage prenant l'opinion à témoin serait incontestablement un élément accélérateur et il pense très vite à dépendre l'Amérique aux Français.

Un bouleversement politique va précipiter son départ : la révolution de Juillet qui permet à Louis-Philippe de monter sur le trône. Les « Trois Glorieuses » (27, 28 et 29 juillet 1830) empêchent finalement la mise en place d'une République démocratique, sans avoir réussi à éteindre totalement les aspirations pressantes allant dans ce sens. Une nouvelle déstabilisation est donc possible, ce qui rend la situation assez troublée au début de la monarchie de

Juillet. Le nouveau régime ne convient pas totalement à Tocqueville mais il sait pertinemment qu'il a permis d'empêcher l'anarchie révolutionnaire tant redoutée, y compris s'il s'agit d'une « révolution républicaine ». En fait, à ce moment-là, par une sorte de respect du positionnement politique familial, l'auteur de *La Démocratie en Amérique* ne se sent pas encore appartenir au courant libéral : il en partage pourtant les grands principes et souhaite qu'une liberté réglée puisse émerger. L'ambivalence de Tocqueville face au pouvoir apparaît nettement lorsque, comme tous les fonctionnaires, il doit prêter serment à la charte qui légitime Louis-Philippe d'Orléans. Il est tourmenté à cette idée, notamment parce que sa famille garde sa fidélité aux Bourbons et à la Restauration (son père avait alors été nommé pair de France). Même s'il avoue conserver un « reste d'affection héréditaire » pour Charles X, il ne lui pardonne pas à la fois sa lâcheté et de s'être trop souvent placé au-dessus de la loi. Le 16 août 1830, Tocqueville décide de faire prévaloir la raison – encouragé paradoxalement par son père – et consent finalement à prononcer la formule : « Je le jure ! » Selon ses propres mots, il s'agit de l'un des jours les plus malheureux de sa vie. Non content de subir la réprobation véhémement d'une partie de sa famille, Tocqueville souffre d'être perçu comme un opportuniste capable de renier les siens pour sa carrière. Alors qu'en réalité, comme sa hiérarchie sait parfaitement que son choix relève davantage de la tête que du cœur, sa progression dans la magistrature est compromise.

Mal à l'aise, Tocqueville pense qu'il est préférable de prendre du champ. Il faut laisser passer du temps, permettre à la situation politique de se décanter. Il faut un voyage...

Le choix de l'Amérique

La période politique assez trouble que traverse la France et une carrière devenue très incertaine rendent sans aucun doute l'éloignement nécessaire ; Tocqueville avait néanmoins formé l'idée d'un voyage en Amérique dès 1825 – soit à l'âge de 20 ans. C'est donc assez jeune qu'il a saisi l'importance d'examiner de près le principe démocratique. Pourtant, l'époque suppose plutôt l'observation du modèle anglais dit mixte, considéré comme une alternative politique possible pour la France par Guizot par exemple – dont Tocqueville suit les cours avec intérêt, partageant l'analyse historique tout en réfutant les conclusions politiques. Or, le mélange de l'aristocratie et de la démocratie, la combinaison du libéralisme avec le plaidoyer en faveur de la bourgeoisie ne fascinent aucunement Tocqueville. Au fond, pour lui, l'Angleterre représente le passé alors que l'Amérique incarne l'avenir. Et très possiblement celui de la France. Vision très originale pour son temps dans la mesure où la démocratie américaine est largement perçue comme un régime dont la pérennité est loin d'être assurée, vouée à être remplacée par une monarchie ; ou alors on a beaucoup de mal à considérer qu'elle soit applicable en France tant la société conserve des mœurs aristocratiques. Au contraire, Tocqueville croit que la progression de l'égalité est inéluctable. Il convient donc d'aller regarder une démocratie vivante, de comprendre les ressorts d'une « vaste République » : c'est la raison fondamentale du choix de l'Amérique.

Avec Gustave de Beaumont, qui se trouve lui aussi dans une situation délicate après la révolution de Juillet, Tocqueville utilise un prétexte pour justifier officiellement de sa volonté de départ : l'étude du système pénitentiaire américain. Choix judicieux au moment où la France hésite sur la meilleure manière de « surveiller et punir » et envisage de réformer ses prisons. En s'inscrivant dans un débat majeur de leur

temps qui relève de leur sphère professionnelle, en proposant d'observer les modèles d'enfermement qui, de loin, paraissent donner satisfaction de l'autre côté de l'Atlantique, les deux amis savent qu'il sera difficile à leurs autorités de ne pas accéder à leur demande. Aussi, le 6 février 1831, obtiennent-ils assez facilement du garde des Sceaux Montalivet un congé de dix-huit mois : s'ils partent à leurs frais, ils ne perdent pas ainsi le bénéfice de leur poste. Presque deux mois plus tard, le 2 avril, les voilà partis vers le Nouveau Monde...

Le voyage

Idée ancienne, le départ pour l'Amérique s'organise néanmoins dans la précipitation : par exemple, Tocqueville et Beaumont lisent peu d'ouvrages relatifs à l'Amérique pour préparer leur voyage. Ils prennent toutefois le soin d'emporter des lettres de recommandations qui se révéleront largement inutiles tant ils sont globalement bien accueillis. C'est particulièrement vrai à New York où ils débarquent le 11 mai 1831. Encore faut-il préciser que la presse se fait l'écho de leur arrivée et de leur mission.

Grâce à leurs minutieuses notes de voyage et leur abondante correspondance, il est possible de reconstituer les différentes étapes du voyage en Amérique de Tocqueville et Beaumont. Compte tenu de l'immensité et de la diversité du territoire, ce séjour peut être qualifié d'assez bref : un peu plus de neuf mois jusqu'au 20 février 1832, date à laquelle ils regagnent la France à partir de New York. Temps d'autant plus court que les deux amis poursuivent plusieurs objectifs : tout d'abord, ils n'occultent jamais leur mission en entrant dans des prisons – ce qui d'ailleurs leur permet aussi une approche particulière des mœurs américaines ; ensuite, ils examinent précisément l'état social et politique des États-Unis ; enfin, ils satisfont une envie d'aventure en se rendant dans des contrées sauvages.

À New York, Tocqueville s'amuse du contraste de sa situation par rapport à celle qu'il a laissée en France : parti dans un quasi-anonymat, il est reçu par les plus hautes autorités, à commencer par le maire, ce qui lui ouvre toutes les portes qui doivent l'être. L'entrée ainsi facilitée dans l'élite new-yorkaise sert de premier poste d'observation de la société américaine. Et de se rendre compte assez rapidement des grandes différences avec la France : une hiérarchie sociale beaucoup moins évidente qui laisse deviner l'importance de la classe moyenne ; l'activité incessante et laborieuse des Américains s'expliquant, en partie, par la volonté et la possibilité de s'enrichir ; un gouvernement très peu visible dans la vie de tous les jours ; une instruction répandue. Assez rapidement, Tocqueville est également frappé par l'importance de la religion.

Durant la période new-yorkaise, qui s'étend jusqu'au 30 juin 1831, les deux Français travaillent avec ardeur la question pénitentiaire. Ils visitent notamment la prison de Sing-Sing régie par le système d'Auburn : les prisonniers travaillent en silence et en commun le jour et sont placés dans des cellules individuelles la nuit. En juillet 1831, sur la route des grands lacs, ils s'arrêtent à Albany et surtout, plus loin, ils passent plusieurs jours à Auburn pour étudier les établissements pénitentiaires de ces villes. Bien avancés sur les recherches liées à la raison officielle de leur présence outre-Atlantique, ils décident de s'échapper en s'offrant un premier voyage à travers les terres américaines vers l'ouest puis au nord jusqu'au Canada.

En quittant New York, très vite, les deux hommes traversent de grandes forêts qui ne sont plus peuplées d'Indiens comme naguère. Ils vont en croiser à Buffalo le 19 juillet 1831 – étape qui suit Auburn – mais sont interloqués par leur goût de l'alcool et combien ils ne paraissent pas bénéficier de la démocratie. Alors que ce n'était pas prévu au départ,

Tocqueville et Beaumont poussent plus à l'ouest jusqu'à Detroit où ils arrivent par le lac Érié dans le but de se rapprocher au plus près de la vie sauvage et de voir des Indiens qui n'auraient pas été rattrapés par la civilisation. Au début du mois d'août, ils traversent le lac Michigan pour atteindre Green Bay dans des zones très peu exploitées et dans lesquelles les voyageurs hésitent traditionnellement à se rendre. Le désir d'aventure est bien présent...

Sur le retour vers le monde moderne, Tocqueville et Beaumont font un crochet au nord en restant une dizaine de jours au Canada à la fin du mois d'août. À Montréal, puis à Québec, ils découvrent un peuple vaincu par les Anglais qui, globalement, paraît avoir parfaitement accepté sa situation. Ils sont surpris par l'importance et la permanence de la colonie française. S'il y a bien quelques points de tension avec les Anglais, il n'existe pas de réelle volonté d'émancipation – ce que les deux compagnons semblent déplorer. L'absence d'un leader charismatique et une société qui vit dans une certaine aisance leur apparaissent comme des explications crédibles. Tocqueville en tire ses premières analyses sur la question de la colonisation, lui qui a toujours regretté la perte des territoires français d'Amérique du Nord.

Entre le 8 septembre et le 21 novembre, les deux voyageurs s'arrêtent de nouveau dans des villes américaines. À Boston, près d'un mois, où, dans un premier temps, ils s'insèrent avec plus de difficultés qu'à New York dans la vie mondaine. Si la préoccupation pénitentiaire est de retour avec la découverte du système de Philadelphie – qui impose l'isolement cellulaire permanent des prisonniers –, Tocqueville et Beaumont analysent à nouveau la vie sociale et politique de l'Amérique. Ils sont très intéressés par le fait que l'instruction et l'esprit de religion soient si développés, ce qui n'est pas sans incidence sur le fonctionnement des